

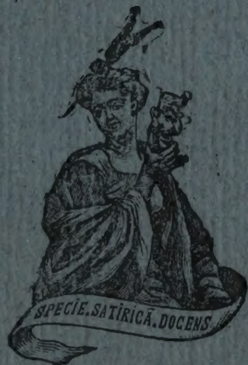
Basset, Serge
L'auberge rouge

SERGE BASSET

AUBERGE ROUGE

DRAME EN DEUX ACTES

d'après **BALZAC**



PARIS

RAIRIE THÉATRALE, ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

11, Boulevard des Italiens, 11

L'AUBERGE ROUGE

DRAME EN DEUX ACTES

Représenté pour la première fois au théâtre ANTOINE,
le 1er Octobre 1908.

SERGE BASSET

L'AUBERGE ROUGE

DRAME EN DEUX ACTES

d'après **BALZAC.**



PARIS

LIBRAIRIE THÉATRALE, ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

11, Boulevard des Italiens, 11

A Paul GINISTY,

en toute gratitude.

S. B.

PERSONNAGES

PROSPER MAGNAN, aide-chirurgien .	MM.	SAILLARD.
WILHEM, lieutenant au régiment d'Isembourg		COLAS.
WALHEUFER, négociant............		MÉRET.
LE BOURGMESTRE....................		DALLEU.
LE MAJOR..........................		MARCHAL.
BURGTHALER........................		PIERRE LAURENT.
HANS...............................		CLASIS.
HANSEN.............................	Mmes	GERMAINE LÉCUYER.
MINA...............................		LÉONIE RICHARD.

UN SERGENT, DEUX PAYSANS.

L'action se passe en Allemagne, pendant les guerres du Premier Empire. Pour la mise en scène, s'adresser à M. MAUDRU, directeur de la scène au théâtre ANTOINE, 33 faubourg Saint-Martin à Paris.

L'AUBERGE ROUGE

ACTE PREMIER

Une chambre d'auberge, à Andernach, sur les bords du Rhin ; ameublement dix-huitième siècle, très fané, un lit, avec rideaux à ramages en mauvais état. Fenêtre à gauche. Porte au fond, vers la droite. — La chambre est d'abord éclairée faiblement par une bougie posée sur la commode.

SCÈNE PREMIÈRE

WALHEUFER, seul.

Il paraît en proie à une extrême nervosité ; il s'assure si les volets de la fenêtre sont bien fermés, puis il place et déplace sa valise avec inquiétude, ne sachant où la mettre définitivement pour la nuit. Enfin, il la dépose sur le lit, sous l'oreiller.

Là... oui.,. c'est le mieux. (Puis il sort de la poche de sa houppelante, une paire de pistolets et les vérifie. Il les dépose sur la table. Il revient vers la fenêtre.) Qu'est-ce qu'il y a?

UNE VOIX.

C'est moi, Mina.

WALHEUFER, rassuré.

Ah !

LA VOIX.

On peut entrer.

Walheufer ouvre la porte qui était fermée, à double tour. Tandis que la porte s'entr'ouve, on entend deux voix d'hommes, se mêlant à celle de Mina.

MINA.

Il ne voudra pas.

PROSPER.

Essayez toujours.

WILHEM.

A la guerre comme à la guerre, que diable!

SCÈNE II

WALHEUFER, MINA.

MINA.

Monsieur Walheufer, je suis un peu embarrassée.

WALHEUFER.

Qu'est-ce qu'il y a, ma belle enfant ?

MINA.

Je dis à ces messieurs que vous ne consentirez jamais...

WALHEUFER.

A quoi ?

MINA.

L'auberge est comble, du rez-de-chaussée au grenier... Même la cuisine est occupée par des rouliers qui y passeront la nuit.

WALHEUFER.

Joli voisinage!

MINA.

Et deux voyageurs viennent d'arriver... Je leur ai dit qu'il n'y avait plus un coin de libre... Ils ont insisté... J'ai passé en revue tous les moyens de les loger... Il faudrait, leur ai-je dit, que quelqu'un acceptât de partager sa chambre avec vous... Oui, mais...

WALHEUFER.

Et vous avez pensé à moi?... Une bonne idée!... Et pourquoi à moi, précisément, s'il vous plaît!

MINA.

Dame! parce que c'est la chambre la plus grande... Et puis, ailleurs, il y a des ménages... ce ne serait pas convenable...

WALHEUFER, bourru.

Eh bien, ma belle enfant, si c'est là tout ce que vous aviez à me dire... Bonsoir...

Il veut la reconduire vers la porte.

MINA.

Je savais bien... mais qu'est-ce que je vais leur dire à ces pauvres messieurs?... Mon mari et moi, nous avons cédé notre lit à ce grand diable de maquignon, vous savez, qui a l'air si brutal qu'on ne peut rien lui refuser...

WALHEUFER.

Oui, il a une mauvaise figure, celui-là... Vous avez tort de recevoir des gens de cette espèce.

MINA.

On ne choisit pas son monde... Enfin, où les mettre, ces jeunes gens ?... Ils ont l'air mort de fatigue... Ils ont voyagé toute la journée, et leurs chevaux ne tiennent plus sur leurs jambes...

WALHEUFER.

Mettez-les à l'écurie, avec leurs bêtes.

MINA.

Y pensez-vous! Des officiers français! Et dans un temps où il faut ménager les militaires!... Avec tous ces passages de troupes, on ne sait jamais si on est amis ou ennemis...

WALHEUFER.

Des officiers français !

MINA

Oui... Un jeune sous-aide chirurgien, très gentil... Il a l'air encore d'un enfant. Puis un sous-lieutenant, plus âgé que lui, un gaillard...

WALHEUFER, réfléchissant.

Des officiers français !

MINA, riant.

Mais dame !... Même que l'un a déjà voulu m'embrasser !...

WALHEUFER, souriant.

Oh! alors... Eh bien, l'hôtesse, il fallait dire cela tout de suite... c'est différent... des officiers français !... on peut bien se gêner un peu pour eux... Allez leur dire que je suis prêt à leur faire les honneurs de ma chambre...

MINA.

Ah, monsieur Walheufer, combien je vous remer cie... et de quel embarras vous me tirez !

Mina sort. Elle rentre un instant après, avec Prosper Magnan et Wilhem.

SCÈNE III

MINA, WALHEUFER, PROSPER, WILHEM.

MINA.

Messieurs les militaires, vous pouvez entrer... Monsieur consent.

PROSPER.

Ah ! monsieur, grâces vous soient rendues !... Nos chevaux étaient incapables de nous mener plus loin... Et pour moi, je vous avoue que je suis épuisé...

WILHEM.

Et il tombe une petite pluie fine qui vous glace...

WALHEUFER.

Messieurs les officiers français, soyez les bienvenus dans ce logis de hasard... C'est très volontiers que je le partage avec vous...

PROSPER.

Nous nous rendons compte de notre indiscrétion... et nous vous gênerons le moins possible...

WALHEUFER.

Il faut s'entraider... la chambre n'est pas fort belle...

MINA, froissée.

Pas belle ?... la meilleure de l'auberge!

WALHEUFER, riant.

Dont le grand mérite est d'être la seule du pays... Défaites-vous donc de vos manteaux et de vos armes.

WILHEM, débouclant son ceinturon.

Ah!

MINA.

Je vais faire apporter des matelas.

PROSPER.

Oh! un seul... L'un de nous s'accommodera très bien de ce canapé.

MINA.

Hans vous installe cela dans un instant... Enfin, tout est arrangé... Bonne nuit, messieurs.

PROSPER.

Bonne nuit, notre aimable hôtesse.

MINA, en s'en allant.

Dommage qu'il n'ait pas l'air bien portant... Il est gentil, ce petit-là.

WILHEM, sur le seuil de la porte voulant embrasser Mina.

Bonne nuit!

MINA, se défendant.

Voulez-vous être sage!

PROSPER, ôtant son sabre et tirant de sa poche des pistolets

Ouf!...

WALHEUFER, souriant.

Vous êtes bien armé?

PROSPER.

C'est plus prudent, quand on ne connaît pas le pays.

WALHEUFER, *gaiment.*

Deux sabres, trois paires de pistolets... Nous pourrions soutenir un siège.

WILHEM.

Ah non, cette nuit, on dort!

PROSPER, *tombant accablé, dans un fauteuil.*

Ah! monsieur, quel service nous vous devons... Excusez-moi... j'ai depuis tantôt une sorte de fièvre... Il paraît qu'il n'y a plus d'auberges qu'à trois lieues d'ici...

WALHEUFER.

Oui, et encore plus mal fréquentées que celle-ci... ce qui n'est pas peu dire...

PROSPER.

Je ne sais ce que j'ai, ce soir... j'ai les nerfs en loques... et je n'aurais pu aller plus loin.

SCÈNE IV

LES MÊMES, HANS.

HANS.

Voici le matelas... Où faut-il le mettre?

WILHEM.

Ici...

PROSPER.

Mais c'est à monsieur de désigner l'endroit.

WALHEUFER.

Mes chers messieurs, ne faisons donc plus de façons...

HANS.

Je n'ai plus trouvé qu'une couverture.

WILHEM, sans gêne.

Donne.

WALHEUFER.

Avez-vous soupé ?

PROSPER.

Oui... Il y a une heure et demie... Au village de Kirkenhofer.

WALHEUFER.

Avant de dormir, vous accepterez bien un verre de vin du Rhin ?

PROSPER.

En vérité, monsieur...

WALHEUFER, à Hans.

Mon ami, une bouteille et des verres... (A Prosper.) Vous venez de loin ?

Hans sort.

PROSPER.

De Coblentz, d'où nous sommes partis au petit jour...

WILHEM.

Et par de beaux chemins !... Douze lieues dans le ventre...

PROSPER, riant.

Monsieur, il faut vous dire que mon camarade se plaint toujours... cela ne l'empêche point d'être un

bon soldat... Au fait, il serait peut-être temps de nous présenter.

Hans revient avec les verres, puis sort.

WALHEUFER, pendant que Hans dispose les verres et la bouteille.

Asseyons-nous donc... Votre glorieuse armée fait de grandes choses... Elle ne les fait pas, par exemple, sans causer un peu de trouble dans les habitudes des gens paisibles.

PROSPER.

Monsieur, je m'appelle Prosper Magnan, et je suis sous-aide chirurgien.

WALHEUFER.

Un métier où l'on est bien occupé en ce temps-ci!

PROSPER.

Oui, nous en avons vu de dures pendant la campagne de Prusse... Et le service à l'hôpital, avec toutes les maladies et les misères humaines... mon ami est le lieutenant Wilhem, qui va rejoindre au régiment étranger d'Isembourg... Nous nous séparons demain... Moi, je suis appelé au régiment de la jeune garde en formation à Aix-la-Chapelle.

WILHEM.

Et après avoir fait route ensemble et s'être traités en frères, du diable si l'on sait si l'on se reverra jamais... C'est la vie du soldat!

WALHEUFER, à Wilhem.

Monsieur est allemand?

WILHEM.

Oui... Mais je suis passé au service de la France depuis l'an dernier... en même temps que nos petites principautés et nos petits duchés... où il n'y

aurait jamais eu d'avancement .. Où la solde même n'était pas régulièrement payée... Et je suis ambitieux!... Sous les aigles impériales, il y a place pour tout le monde... et moyen de faire son chemin...

WALHEUFER, levant son verre.

Je vous souhaite beaucoup de gloire

WILHEM.

Merci!... Il est bon, ce petit vin là!

WALHEUFER.

Il n'y a guère que cela de bon dans cette misérable auberge. (A Prosper.) Et alors, vous, monsieur, vous réparez le mal que font vos camarades?...

PROSPER.

Oh! ils ont toujours le dessus sur moi, et ils vont plus vite en besogne avec leurs sabres que moi avec ma trousse.

WILHEM, prenant la bouteille.

Un petit coup encore, n'est-ce pas?... Plains-toi donc!... C'est nous, avec nos bras et nos jambes qui te permettons d'exercer tes petits talents... Ma parole... c'est un artiste!... Au dépôt de Coblentz, je lui ai vu couper une cuisse... Le patient n'a pas eu le temps de dire ouf.

PROSPER.

Oh! on est soldat, parce qu'il faut bien que tout le monde le soit, à cette époque-ci... mais ce n'était pas du tout mon goût... J'étais fait pour être un petit médecin de campagne...

WILHEM, riant lourdement.

Eh bien, des campagnes, ce n'est pas ce qui manque!...

WALHEUFER, riant.

Ah, major, vous avez une petite amie au pays!

WILHEM.

Oui, c'est un sentimental... Moi, j'en ai partout des petites amies... Vive Dieu ! L'aventure... il n'y a que cela ! Ne pas savoir où l'on sera le lendemain et badiner avec la brune et la blonde... ou la rousse.

WALHEUFER, qui s'intéresse à Prosper.

Et les congés sont rares ?

PROSPER.

Avec la guerre perpétuelle !... Vive l'Empereur ! Mais il ne faut plus guère songer à soi... ou aux siens...

WILHEM.

Vive l'Empereur !... Allons bon, je n'ai plus de tabac !

WALHEUFER, se levant.

J'en ai, moi.

Il va vers la commode rapporte du tabac et sa pipe.

WILHEM.

Ah, merci ! (A Prosper.) Tu ne vas pas devenir mélancolique ?

PROSPER.

Non... Mais il y a des moments... tout de meme... Cette existence toujours errante... Et puis, je ne suis pas à mon aise, ce soir...

WILHEM.

Tu n'es pas gai, quand tu es fatigué.

WALHEUFER, à Prosper.

Votre ami a un heureux tempérament. Mais je vous comprends, moi... Vous avez encore vos parents ?

PROSPER.

J'ai ma mère... Dans mon petit bourg picard... si loin... si loin, d'ici!... Je la vois, à cette heure-ci, relisant mes lettres, avant de se coucher, et se demandant où est son fils, dont les nouvelles sont si longues à lui arriver... Mon père a été victime d'une faillite et est mort endetté... La pauvre maman comptait sur moi, et il a fallu partir pour l'armée... Je songe aux privations qu'elle endure... De quelle aide puis-je lui être avec ma maigre solde!... J'aurais tant voulu lui rendre la vie un peu meilleure, assurer sa vieillesse... Elle se débat, là-bas, contre des créanciers impitoyables... Ce qu'elle m'écrit me fend le cœur... Et je ne lui suis d'aucun secours! Ce n'est pas drôle... Il y a des soirs, comme aujourd'hui, où tout cela me revient... Penser qu'avec un peu d'argent, que je n'aurai jamais, au métier que je fais, je pourrais voir revenir sur ses lèvres son bon sourire... Mais je vous demande pardon, monsieur...

WALHEUFER.

Mon pauvre enfant... Excusez-moi, major... mais qui n'a pas eu ses chagrins en ces temps de bouleversement... J'en ai eu aussi, allez! La guerre a fait bien du mal... J'avais autour de moi une famille si unie... Les Autrichiens ont pillé ma petite ville... Des deuils, des ruines... Je suis maintenant un pauvre homme presque seul dans le monde...

WILHEM.

La grande omelette que fricasse l'Empereur ne se fait pas sans casser des œufs.

WALHEUFER.

Excusez-moi, lieutenant... je n'ai pas voulu dire...

je respecte l'Empereur... c'est un grand homme... Mais je ne rêvais pas de gloire, moi, humble caissier de la manufacture d'épingles de MM. Rubitz frères, à Lutzbourg... Jadis si prospère... et aujourd'hui!... Et quel âge a madame votre mère ?...

PROSPER.

Soixante et onze ans... Elle est toute cassée par les soucis. Encore qui sait, à présent, si ce sont les plus jeunes qui ont la vie la plus longue... et si je pourrai jamais... Il ne faut pas former beaucoup de projets, en ce temps-ci !

WILHEM.

Tu ne dis pas tout... Je parie qu'il y a une petite cousine.

PROSPER.

Eh bien oui, il y a une petite cousine... Est-ce qu'elle m'attendra, celle-là ?... Un beau parti que je représente!... Et puis, tant que je ne serai pas libéré des dettes paternelles! ...

WALHEUFER.

Est-ce que la guerre va durer longtemps encore ?

PROSPER.

Puisqu'on forme de nouveaux régiments! (Il se lève.) Mais Wilhem a raison... j'ai le vin triste... c'est cette fatigue... je ne sais ce que j'ai... c'est absurde... je suis nerveux comme un enfant, ce soir.. J'ai du attraper quelque fièvre en soignant des blessés, l'autre jour.

WILHEM.

Un bon coup de sommeil, et il n'y paraitra plus... Comment s'arrange-t-on ?

WALHEUFER.

Mais, messieurs, prenez vos aises, je vous prie. D'ailleurs, je peux bien vous le dire, à présent. C'est moi qui suis votre obligé.

WILHEM.

Bah!

WALHEUFER.

Maintenant que je suis ravi de vous avoir pour compagnons, il faut bien que je vous confesse qu'il y a eu un peu d'égoïsme de ma part, tout à l'heure. à partager ma chambre avec vous... Je ne sais ce qu'il y a dans l'atmosphère de cette nuit et de cette auberge... Mais cet état nerveux dont parle M. Prosper, et qu'un bon somme va dissiper... je l'éprouvais, mais bien plus fortement... jusqu'à l'angoisse.

WILHEM.

Vraiment?

WALHEUFER.

J'en ai un peu honte, à présent... Oui, je ne sais pourquoi, j'avais le pressentiment que je reconnais absurde, maintenant — de quelque malheur... Ma solitude m'effrayait. J'étais comme un homme qui attend quelque catastrophe... sans pouvoir la conjurer... Je crois que je rêvais tout éveillé... Ah! e ne suis pas militaire, moi!... Je peux bien dire la vérité : j'avais peur...

PROSPER.

De quoi?

WALHEUFER

Est-ce que je peux dire?... C'est la peur, justement... je sentais autour de moi comme un mystère menaçant... quelque chose d'incompréhensible...

et je me raisonnais vainement... Et pas une peur matérielle... Malgré cette chambre située au rez-de-chaussée et mal défendue par des volets qui se peuvent ouvrir facilement... non, quoique vieux, je serais encore de force à me défendre... Mais une sensation étrange d'inconnu, de terreur indéfinie...

WILHEM.

Une digestion difficile.

WALHEUFER.

Peut-être bien... Une folie, en tous cas... Car depuis que la Providence m'a envoyé deux gardes du corps comme vous... je n'y pense plus... Et j'étais las, en même temps, si las!...

PROSPER.

Vous ne diminuerez pas notre gratitude.

WALHEUFER.

Ta ta ta!... Je vous dis que je suis une vieille bête de poltron... Mais excusez du peu!... C'est sous la protection de l'armée que je vais dormir.

WILHEM, riant.

Si la maison est hantée, je conseille aux fantômes de se tenir tranquilles!... Je ne suis pas de bonne humeur quand on me réveille... Sans compter que Prosper, avec ses airs de petite fille n'est pas une mazette... Il a eu un duel à Coblentz, et il se sert aussi bien de l'épée que du bistouri...

PROSPER.

Veux-tu te taire!... Nous n'allons pas ennuyer monsieur avec nos histoires militaires.

WALHEUFER.

Mais... Au contraire... messieurs les soldats...

que j'aime votre insouciance!... Voyons, qui de vous va prendre le lit?

WILHEM, tâtant le lit.

Il n'a pas l'air trop mauvais... L'oreiller est un peu dur, par exemple... Tiens, une valise!...

WALHEUFER, se précipitant comme pour la lui arracher, puis, s'excusant du geste.

Tenez, je crois bien que c'est cette maudite valise qui m'a mis la tête à l'envers. (Il tire une clef de son gilet.) Je ne dirais pas ça à tout le monde, par exemple. Mais à des officiers!... Figurez-vous qu'il y a là cent mille francs, qui appartiennent à MM. Rubitz frères... C'est le produit de la vente de leur manufacture, et je vais leur porter cette somme à Cologne.

WILHEM.

Diable! C'est une somme.

PROSPER.

Fichtre!

WALHEUFER.

Ah! je serai content quand je serai arrivé!... Mais jamais ce trésor n'aura été sous aussi bonne garde que cette nuit.

WILHEM.

Et vous n'avez pas peur de révéler votre secret?

WALHEUFER, riant.

Oh! à des militaires... A des hommes dont l'honneur est la profession...

PROSPER.

Merci!

WALHEUFER.

Croyez que je serais plus discret avec d'autres. (A Prosper, désignant le lit.) A vous, monsieur.

PROSPER.

Non... non... Il vous appartient.

WILHEM.

Moi, je m'étends-là. (Il se couche sur le matelas.) Ah! c'est bon de se coucher!

WALHEUFER, à Prosper qui a choisi le canapé.

Mais vous allez être mal... A quelle heure partez-vous, demain?

PROSPER.

De bonne heure...

WALHEUFER.

Je serai éveillé... et je vous dirai adieu... Mais encore une fois, merci, messieurs, pour le plaisir de votre compagnie!

PROSPER.

Vous êtes trop honnête. (Walheufer se déshabille derrière les rideaux, puis, quand il est couché, il les écarte.) Bonne nuit.

WALHEUFER.

Oh! maintenant, grâce à vous!... Mais je suis un peu honteux d'être le mieux installé. (Prosper s'étend sur le canapé. Un silence.) Eh bien, Wilhem, tu dors déjà?

PROSPER.

Laisse-moi tranquille, et souffle la chandelle.

Prosper se tourne et se retourne sur le canapé semblant chercher la meilleure position, il se lève et va prendre son manteau, qu'il jette sur lui.

WILHEM.

J'ai les membres brisés... je devrais avoir som-

meil et je ne peux fermer les yeux... Ah! cette lumière!... (Il la souffle.) Il faut dormir, pourtant.

Silence. On entend les soupirs des dormeurs. A travers les volets filtre un rayon de lune. Une horloge sonne une demie. Prosper s'agite sur le canapé. On entend passer une voiture, puis, c'est le silence complet, de nouveau troublé, un instant après, par un lointain aboiement de chien. Walheufer, en dormant, dans un mouvement irraisonné, déplace la valise qu'il a sous la tête, sans s'éveiller, et l'approche du bord du lit. Puis, ce sont des voix éloignées de paysans à demi-ivres qui chantent, et les voix vont en s'éteignant. Encore une horloge, sonnant les trois quarts. Prosper semble s'être assoupi, mais il a bientôt des gestes nerveux.

LA VOIX DU VEILLEUR DE NUIT.

Tout est tranquille... Il est onze heures... Dormez!

PROSPER, brusquement tiré de son commencement de sommeil.

Qu est-ce qu'il y a?... Ah! je ne sais ce que j'ai... j'étouffe! (Il respire bruyamment, puis sa tête retombe un instant sur le dossier du canapé. Hululement d'un oiseau de nuit. Frissonnement des arbres. Walheufer, qui avait la tête tournée du côté du public se retourne vers la ruelle.) Non! c'est odieux, cette insomnie!... J'ai les nerfs qui me font mal... C'est comme s'ils étaient tiraillés en tous sens... Jamais je n'ai éprouvé cela... Et j'ai soif!... (Il va vers la table et constate que la bouteille est vide.) Pas une goutte d'eau. (Il regarde les dormeurs.) Sont-ils assez heureux, ceux-là, de dormir!... C'est atroce, ce sommeil qui vous fuit; il me semble qu'on me frappe à coups de marteau sur le crâne... et toutes les inquiétudes qui vous reviennent, qui vous torturent!... Ah! elles ne sont pas joyeuses, mes

pensées, quand je n'ai pas d'occupations pour les chasser!... On ne revoit que ce qui vous accable... (Il se rassied sur le canapé, la tête appuyée sur un des bras du meuble.) La misère de ceux qui devraient pouvoir compter sur moi!... Et cette folie, avant hier, d'essayer du jeu!... J'ai tout perdu... J'arrive à mon nouveau régiment avec moins de deux napoléons pour toute fortune... Non, vrai, je ne suis pas né chançard... C'est gai, de veiller, pour se rappeler tout cela... Essayons encore. (Il s'allonge ; puis au bout d'un très court instant). C'est impossible!... Il ne croyait pas dire si juste, le vieux, en parlant de faire monter la garde autour de ses cent mille francs... Cent mille francs! Dire qu'il y a des gens à qui on apporte cent mille francs, comme à ces commerçants de Cologne... Peut-être une bagatelle pour eux... Cent mille francs!... Et c'est à moi, le gueux, qu'on demande de les défendre... Ah! ils ne seraient pas difficiles à prendre, en ce moment! Un gaillard qui aurait un peu d'énergie, à ma place... Eh bien, qu'est-ce que je dis?.. Je suis fou!... (Il se lève de nouveau.) Ce sera une nuit blanche... On voudrait s'en emparer de ce trésor... Il est confiant, le vieux, pour un caissier... Il va vers le lit.) Tiens! la valise qui est là à ma portée... La clef est dans son gilet. (Il tâte le gilet.) Oui... oui... la voici... Il ronfle comme un bienheureux, lui... Wilhem dort de son sommeil de brute allemande. Tout serait facile... Une chambre dont les fenêtres donnent sur la rue... Ah! si l'on était accessible aux tentations... Drôle de rêve que je fais tout éveillé!... Bah! puisque je ne peux pas faire autre chose que de me raconter des histoires... Et puis, la valise ouverte, l'argent enlevé, on s'échap-

perait... Oui, mais pas moyen de reprendre mon cheval à l'écurie!... Et puis, un signalement reconnaissable... On serait vite rattrapé... ce ne serait pas très malin, cela... Alors celui qui voudrait faire le coup... il faudrait donc!... Oui, il faudrait qu'il aille jusqu'au bout de son idée... Ah, cela vaudrait la peine de tout tenter... De l'argent! Avoir cette grosse somme... et tout ce qu'on pourrait faire avec elle!... Et de bon, même... Quand on y pense, pour le peu qui reste à vivre à ce vieillard... (Frissonnant.) Eh bien, j'ai de singulières idées! le vin du Rhin ne me réussit pas. Bah!... C'est un conte que je me fais... Il faudrait payer d'audace. (Il prend sa trousse, qui se trouve sur la table, machinalement et il l'ouvre; il en tire un instrument.) Ce serait vite expédié... magistralement... On n'est pas chirurgien pour rien... il ne pousserait même pas un soupir... la carotide tranchée net... d'un seul coup... d'un seul coup... proprement... Puis on ouvrirait la fenêtre, tout doucement... La fenêtre s'ouvre-t-elle sans bruit?... (Il ouvre.) Oui... et les volets?... Oui... On cacherait l'argent sous une pierre, puis on se recoucherait, bien tranquillement... Et le lendemain matin, on ferait l'étonné... On n'aurait rien vu... Au besoin, je laisserais accuser Wilhem... c'est un violent... moi, on me trouve l'air d'une petite fille... Ah, ah! on arrêterait Wilhem, qui s'emporterait, qui serait maladroit... et, pendant ce temps-là, je disparaîtrais, en emportant l'argent... Mais il faudrait trouver une bonne cachette... Là, peut-être, à deux pas de la maison... On s'assurerait si la fenêtre est facile à escalader... comme cela... (Il enjambe la fenêtre.) Chose facile que de tuer un homme, ce serait si rapide! (Il disparaît par la fenêtre. Wilhem se soulève

sur son matelas ; il regarde la fenêtre ouverte ; la valise, la trousse, puis s'étend de nouveau. Prosper escalade la fenêtre, pour rentrer dans la chambre.) Ah ! le bon air frais de la nuit !... (Se secouant.) J'ai eu le cauchemar, moi... Qu'est-ce que ces hallucinations !... Il m'est venu d'étranges pensées... C'est incroyable, la netteté, l'intensité de tout ce que j'ai vécu en un instant... voilà une singulière crise !... (Il va vers le canapé.) Mais j'ai envie de dormir, à présent... Ah non, pas là... Mieux vaut encore s'étendre sur le tapis. (Il roule son manteau et en fait un oreiller, il regarde Walhenfer avec une sorte d'attendrissement.) Va, pauvre bonhomme, s'il n'y a jamais que moi pour t'assassiner, tu peux dormir tranquille !...

Il s'étend sur le tapis et s'endort pendant qu'au loin monte la romance d'un paysan qui passe, regagnant sa demeure.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Même décor. Un jour pâle. Au lever du rideau, Prosper est étendu, la tête sur son porte-manteau, au pied du lit de Walheufer, comme on l'a vu, à la fin du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

PROSPER, seul, s'éveillant.

Ah çà! il pleut donc!... Mais oui, cela coule sur ma main... Mais... est-ce que je n'ai pas fait un rêve affreux... on assassinait... le vieux... on assassi... quelle odeur fade!... Et cette eau... c'est mou... c'est gras... (Il regarde ses mains.) Mais c'est du sang!... Du sang!... (Il va à la fenêtre.) Du sang! (Le jour croit, encore blafard... Sur le lit, on aperçoit, dépassant les rideaux, un bras nu, et une jambe, couverte d'un caleçon.) Du sang!... Cette mare rouge!... Que se passe-t-il en moi?... Ce n'est pas possible! (Il s'élance vers le lit, tire les rideaux et pousse un cri d'épouvante et de stupeur.) Mort!... on l'a assassiné!... Non, je rêve... je rêve encore... je suis sous l'empire d'un cauche-

mar... Monsieur Walheufer... monsieur Walheufer! n'est-ce pas que ceci n'est pas vrai?... Répondez-moi!... (*Il tire le bras de Walheufer, le cadavre tombe, perdant l'équilibre, sur le sol. On entrevoit un corps à moitié déshabillé avec une blessure hideuse à la gorge. Le corps s'allonge dans le sang.*) Ah! (*Une telle épouvante le saisit qu'il ne peut d'abord parler... ses dents se choquent... il est éperdu.*) Au secours!... Wilhem!... (*Il va vers le matelas où Wilhem était étendu.*) Il n'est plus là... Comment cela se fait-il. Où est-il? Mon Dieu!... je me souviens! Cette tentation!... Cette obsédante pensée... Ah! ça, est-ce que?... Non non... Je me rappelle tout... je me suis endormi à la fin... maître de moi... Et voici pourtant que l'Idée, l'horrible Idée, s'est réalisée... Alors, comment?... Est-ce que je suis fou?... Ce que j'ai songé, songé seulement est devenu un fait... Ah! qui me dira!...

SCÈNE II

PROSPER, LE BOURGMESTRE, DEUX PAYSANS, HANS, MINA, puis WILHEM.

MINA, *de la porte.*

Par ici, monsieur le Bourgmestre!

PROSPER.

Ah! on vient! je saurai enfin.

LE BOURGMESTRE, *gros homme timide et indécis. Il recule d'horreur en apercevant le cadavre.*

Ah!

MINA.

Le pauvre monsieur Walheufer!

HANS.

La gorge coupée net.

PROSPER, *effaré.*

Oui, la gorge coupée !...

MINA, *désignant Prosper.*

C'est lui !

HANS.

C'est lui !

LE BOURGMESTRE.

L'officier ?

HANS.

Voyez s'il fallait venir en hâte...

LE BOURGMESTRE.

Je ne pouvais vous croire... Un crime dans notre paisible bourg d'Andernach, ah ! mon Dieu !... (*A Prosper.*) Malheureux !

PROSPER.

Quoi ?

LE BOURGMESTRE.

Vous avez souillé cette respectable maison !

PROSPER.

Comment, vous m'accusez !

LE BOURGMESTRE.

C'est-à-dire... Je...

MINA.

Voyez comme il a l'air égaré.

HANS.

Mais il n'y a pas de doute.

LE BOURGMESTRE, à Hans et Mina.

Un officier français!... C'est une grave affaire... Si l'on se trompait!... Et puis, pourquoi ne s'est-il pas enfui?

MINA.

Parce que, le coup fait, il a voulu attendre jusqu'au matin... et il a été pris d'un sommeil de brute.

LE BOURGMESTRE.

Ecoutez, il faut voir... les apparences trompent, souvent... Monsieur l'officier... je suis forcé... je viens d'être prévenu seulement... Enfin, c'est mon devoir.

HANS.

En voilà, des ménagements, avec un pareil coquin...

LE BOURGMESTRE.

Vous n'avez pas la responsabilité que me donnent mes fonctions... (A Prosper.) On vous soupçonne d'être coupable de l'assassinat du malheureux Walheufer.

PROSPER.

Moi!

LE BOURMESTRE, à Hans et Mina.

Et si ce n'est pas lui...

MINA.

Mais regardez-le donc, seulement, avec cette figure d'épouvante...

LE BOURGMESTRE.

Il est certain que... Enfin... je dois donc d'abord m'assurer de votre personne...

PROSPER.

Mais c'est de la démence!

LE BOURGMESTRE.

Ecoutez... je voudrais bien... Mais c'est la loi.

PROSPER.

Le premier qui ose mettre la main sur moi!...

Il se dirige vers la table où sont ses pistolets.

MINA.

Il va encore tuer quelqu'un!.

LE BOURGMESTRE.

Allons, Bertmayer... allons, Schwartz.

Il fait signe qu'on s'assure de Prosper.

MINA, *aux deux paysans.*

Tenez-le bien!

Les deux paysans s'emparent de Prosper et lui lient les mains.

PROSPER.

C'est là un traitement infâme... je me plaindrai... il vous en coûtera cher...

LE BOURGMESTRE.

Ecoutez... S'il est innocent...

HANS.

Il ne peut pas l'être.

LE BOURGMESTRE.

Me voilà bien compromis... je voulais procéder plus prudemment. (*Aux paysans.*) Ne serrez pas les liens si fort.

PROSPER.

Qu'on aille chercher mon camarade... le lieutenant Wilhem... Où est-il ? Comment se fait-il qu'il ne soit pas là pour me défendre?...

MINA.

Il est là... C'est lui qui a révélé le crime.

Prosper aperçoit Wilhem qui s'est avancé prudemment et se tient debout au coin de la porte. Il est abattu, anxieux, blême.

PROSPER.

Wilhem !... Dis-leur que je ne suis pas un assassin... Que c'est une folie... que c'est absurde... que je ne peux pas avoir commis un crime.

LE BOURGMESTRE.

Hans Crupper, il serait séant de jeter un drap sur ce corps lamentable... C'est un spectacle affreux... ou mieux... on pourrait le remettre sur le lit. (Aux paysans.) Aidez-le...

MINA, au Bourgmestre, désignant Prosper qui fixe le cadavre.

Tenez! Il ne peut pas en détacher ses yeux... C'est signe qu'il est bien le coupable.

Les paysans, avec Hans, transportent le corps de Wahoufer sur le lit et tire les rideaux.

LE BOURGMESTRE, à Mina.

Laissez-moi... j'ai besoin de tout mon sang-froid... quelle affaire!...

PROSPER.

Wilhem ! Tu ne me réponds pas !... Qu'est-ce que cela veut dire ?... Est-ce que tu croirais, toi aussi...

WILHEM, très humble.

Je parlerai tout à l'heure.

PROSPER.

Pourquoi ?... Nous ne nous connaissons pas depuis longtemps... mais nous sommes soldats l'un et l'autre... Nous devons nous aider et nous soutenir... Wilhem !

LE BOURGMESTRE, *s'épongeant le front.*

Qu'on m'avance une table !

Les paysans placent devant le Bourgmestre la table où se trouvaient les pistolets.

MINA, *regardant au pied du lit, avec horreur.*

Oh!

HANS.

Qu'est-ce ?

MINA.

Ce couteau?... Un couteau à manche d'acier... il est encore tout rouge de sang.

LE BOURGMESTRE.

J'ai vu de ces lames là étinceler dans les mains des chirurgiens de l'armée du Rhin... (*A Prosper.*) Vous êtes aide-major, m'a-t-on dit, au corps d'armée du maréchal Davoust...

PROSPER.

Oui...

LE BOURGMESTRE.

Cet instrument vous appartient ?...

PROSPER.

Je ne sais pas...

HANS.

Comment! Il ne sait pas... mais il n'y a qu'à ouvrir sa trousse... là... tenez... la place en est vide.

LE BOURGMESTRE.

Diable !

PROSPER.

Qu'est-ce que cela prouve contre moi?... On s'est servi d'un de mes couteaux, voilà tout... Mais enfin,

puisque vous savez qui je suis, et qui j'ai l'honneur de servir, comment osez-vous m'accuser ?

LE BOURGMESTRE.

C'est tout le monde qui vous accuse... Au fait, Hans Crupper, pourquoi cet acharnement ?

HANS.

Un homme qui a ruiné mon auberge!... Quelle réputation aura-t-elle, désormais!... Si justice n'est pas faite tout de suite, ne finira-t-on pas par raconter que c'est moi qui détrousse les voyageurs... Ah, le gredin!

LE BOURGMESTRE.

Schwartz, vous qui savez écrire... servez-moi de greffier... (Mina apporte une plume et de l'encre, le bourgmestre va et vient, réfléchissant.) Mais enfin, il n'était pas seul... Je ne veux pas dire... mais, dans un cas semblable, il faut s'entourer de toutes les garanties. Dites-nous (A Hans.) comment vous avez appris le crime...

HANS.

Vous savez qu'on a du travail, en ce moment... Ma femme et moi, nous avons veillé tard... Alors... ce matin... on dormait de tout cœur... et voici qu'on frappe tout d'un coup à notre porte — Ouvrez! — Qui êtes-vous ? Le lieutenant qui a passé la nuit chez vous... — Pourquoi nous dérangez-vous? — Venez vite, levez-vous. — Mais encore ? — Une chose épouvantable : on a tué le vieil homme qui logeait avec nous... « Mon sang ne fait qu'un tour ». J'accours... le lieutenant me raconte ce qu'il a vu... il était tout tremblant. Mina s'habille en hâte... je l'envoie chez vous... et l'officier et moi, nous décidons de faire bonne garde jusqu'à votre arrivée...

(Il montre Prosper.) Comment voulez-vous que ce ne soit pas lui l'assassin ?... Il a encore les mains pleines de sang... C'est avec son couteau que Walheufer a été tué, et d'un coup si ferme, à une place si sûrement choisie, qu'il n'y a qu'un homme expérimenté qui ait pu le donner...

LE BOURGMESTRE.

Permettez... permettez... procédons avec méthode... L'assassinat n'est que trop établi par la position du corps, par la direction du coup... On ne peut donc admettre un suicide... Alors, alors?... Ils étaient deux, cependant... (A Wilhem.) Vous entendez bien, monsieur, que je ne me permets pas... je dis cela, seulement, parce que, n'est-ce pas, nous cherchons... nous cherchons...

HANS.

Vous n'allez pas supposer que le lieutenant!... C'est lui qui est venu m'avertir, quand il aurait pu disparaître...

LE BOURGMESTRE.

Je ne suppose pas... je demande seulement..

WILHEM, avec effort.

C'est mon devoir de dire tout ce que je sais...

PROSPER

Ah, enfin, tu vas parler... Pourquoi as-tu tant tardé ?...

WILHEM.

Mais il est bien entendu que je n'accuse pas mon camarade... Je ne conçois rien à ce qui est arrivé... Non, certes, je n'accuse pas... Ereinté de la journée d'hier, je m'étais endormi lourdement, à peine étendu sur ce matelas... Cependant après ce pre-

mier somme, dans la nuit, à une heure que je ne saurais préciser, il me sembla entendre une allée et venue de pas... Puis, un peu plus tard, un cri étouffé... J'étais dans cet état où on ne distingue pas le rêve de la réalité... Je n'y fis pas attention... Ce matin, je me réveillai de bonne heure, comme dans un malaise inexplicable... Il faisait tout petit jour... je m'approchai de la fenêtre pour regarder l'heure à ma montre... et c'est là que j'aperçus cette chose affreuse... Ce malheureux égorgé... Oui, c'était affreux... J'ai pourtant vu bien des blessures dans ma vie de soldat!... Alors, je courus appeler l'aubergiste... Je ne sais que cela... je ne peux pas interpréter l'événement... je n'ai pas d'opinion... Prosper Magnan dormait.

LE BOURGMESTRE.

Pourquoi ne l'avez-vous pas réveillé?

PROSPER.

Oui, pourquoi?

WILHEM, embarrassé.

J'étais si troublé... je dirais presque, si je n'étais soldat, effrayé!... Le plus pressé était de donner l'alarme. Vous pouvez d'ailleurs voir là, monsieur le Bourgmestre, une preuve que je n'incrimine pas mon camarade... C'est bien le dernier que j'eusse soupçonné...

PROSPER.

Pourquoi dis-tu cela avec un air embarrassé?

WILHEM.

Mais non... je...

Il paraît à bout de forces et semble défaillir.

MINA.

Qu'avez-vous?

WILHEM.

Rien... Excusez cette faiblesse... La honte d'être mêlé à cette aventure... La peur que mes paroles puissent nuire peut-être, à un officier, comme moi.

LE BOURGMESTRE.

Il faut entendre chacun... Voyons, vous, major, vous n'avez aucune idée... contre... personne... puisque, enfin, vous étiez là, tous les deux seulement...

HANS.

Oh!

LE BOURGMESTRE.

Laissez dire... Il importe de faire la lumière complète... Bref, vous ne supposez pas, vous... que le lieutenant...

PROSPER.

Jamais, jamais!... je rougirais d'avoir cette pensée... Wilhem est un loyal soldat...

LE BOURGMESTRE, à Hans.

Je suis très troublé... C'est là l'accent d'un honnête homme... Enfin, vous... comment expliquez-vous ?...

PROSPER.

Je ne sais pas... je ne sais pas... je ne sais qu'une chose... ce n'est pas moi !...

LE BOURGMESTRE.

Vous ne vous rappelez rien ?

PROSPER, avec effort.

Non... J'avais eu seulement beaucoup de mal à

m'endormir... La fatigue avait exaspéré en moi un état nerveux que je ressens depuis quelques jours... Puis le sommeil est venu, pesant... un sommeil de plomb.

LE BOURGMESTRE.

Tout ceci est bien étrange !.. (A Schwartz.) Voici une bien lourde tâche qui m'incombe, et je voudrais bien que les autorités militaires... En somme, il n'y a contre lui que ce fait : il était dans la chambre, et c'est avec son couteau...

HANS.

Et ce que dit le lieutenant...

LE BOURGMESTRE, timidement.

Eh! le lieutenant, je ne le connais pas plus que l'autre, après tout...

MINA.

C'est un compatriote, lui, un allemand...

LE BOURGMESTRE.

Sans doute... sans doute... Mais, mon Dieu, que voilà une enquête difficile!

SCÈNE III

LES MÊMES, BURGTHALER.

On frappe à la porte.

LE BOURGMESTRE.

Qu'est-ce que c'est ? Personne ne doit entrer ici.

HANS, allant à la porte et l'ouvrant à demi.

C'est Burgthaler, le veilleur de nuit ; il dit qu'il a des choses graves à révéler...

LE BOURGMESTRE.

Lui !... C'est un ivrogne qui dort plus souvent qu'il ne veille. Enfin, qu'il entre !

Hans va chercher Burgthaler.

BURGTHALER.

C'est donc Dieu possible, ce crime, monsieur le Bourgmestre ! (Il va vers le lit.) Ah, vrai, on l'a bien arrangé ! Ça demande vengeance... Et c'est bien dans cette chambre-ci que le pauvre monsieur a été tué ?

LE BOURGMESTRE.

Oui.

BURGTHALER.

Alors, c'est rapport à un détail que je viens... Un détail qui a son importance... On dit, dans le bourg, que je ne vois rien et que je me saoule... Pour me saouler, c'est possible, parfois, je ne dis pas... Mais pour ne rien voir, ça, ce n'est pas juste. A preuve que j'ai vu cette nuit et bien vu.

LE BOURGMESTRE.

Quoi ?

PROSPER, terrifié.

Le veilleur !

BURGTHALER.

Eh bien, cette nuit, je passais dans le chemin qui longe l'hôtellerie... je ne pensais à rien, comme d'habitude... et voilà que j'aperçois tout à coup la fenêtre de cette chambre qui s'ouvre...

PROSPER, à part.

Ah, mon Dieu !...

LE BOURGMESTRE.

Et la silhouette d'un particulier qui se dessine...

la lune s'était cachée derrière un nuage... mais on a de bons yeux... Voilà le particulier qui enjambe la fenêtre avec précaution. « Tiens, je me dis, c'est une drôle d'heure pour se promener et un drôle de chemin pour aller dans la rue!... » Et j'observe mon gaillard qui marche à pas de loup. Il me semble bien qu'il a été jusque sur la berge du fleuve... puis il est rentré, par la même route... Dame, il ne faisait pas bien clair... J'ai pu remarquer pourtant, qu'il avait un habit bleu de soldat.

LE BOURGMESTRE.

Ce que vous dites est fort important... Vous en êtes sûr ?

BURGTHALER.

Sûr comme je suis sûr de n'être pas gris en ce moment...

LE BOURGMESTRE.

Reconnaîtriez-vous l'homme...

BURGTHALER.

Parbleu !

WILHEM, vivement.

A-t-il tout son bon sens ?... Vous avez dit vous-même, monsieur le Bourgmestre, qu'on ne pouvait se fier à son témoignage.

LE BOURGMESTRE

Eh bien, voici deux officiers... Lequel des deux avez-vous aperçu dehors, cette nuit?

BURGTHALER, embarrassé.

Ah! diable, ils ont tous deux un habit bleu!

LE BOURGMESTRE.

Je vous ai toujours considéré comme un homme

qui a la tête faible... et une erreur de vous ne m'étonnerait pas... Je vous adjure, pourtant, de faire ur effort... de préciser vos souvenirs...

BURGTHALER.

Ma foi, monsieur le bourgmestre, il y a un moyen bien simple de reconnaître l'homme... Le petit va cher Hansen était avec moi.

LE BOURGMESTRE.

Ah... Eh bien, qu'on aille vite chercher Hansen.

BURGTHALER.

Il n'est pas loin... Il est derrière la porte... Il n'osait pas entrer.

SCÈNE IV

LES MÊMES, HANSEN.

Mina a été chercher Hansen, un enfant de treize ans.

MINA.

Viens, toi, et dis la vérité à monsieur le Bourgmestre.

LE BOURGMESTRE.

N'aie pas peur, et parle... Dis-moi ce que tu as vu...

HANSEN.

Ah, dame, c'est vrai, alors, qu'on l'a tué!... Faut il qu'il y ait des gens canailles!

LE BOURGMESTRE.

Allons, vite, parle.

WILHEM, comme en protestant.

Un enfant!

LE BOURGMESTRE.

S'il sait quelque chose...

HANSEN.

Il faut vous dire que je ne dormais pas... Depuis que j'ai perdu le petit veau noir et blanc, vous savez, je m'obstine à le chercher... Bien sûr qu'on me l'a volé... et alors...

LE BOURGMESTRE.

Abrége.

HANSEN.

Et puis, je devais aller aujourd'hui à la ville... et je regardais si les étoiles buvaient, car quand elles boivent, n'est-ce pas, c'est signe qu'il y a de l'eau en l'air...

LE BOURGMESTRE, *impatienté.*

Voyons!

HANSEN.

Sur le chemin, Burgthaler passait, justement... Je fais un bout de causette avec lui... « Tiens, qu'il me dit, la fenêtre du rez-de-chaussée de l'auberge qui s'ouvre »... Alors, nous regardons autant que nous pouvons.... L'homme file du côté de l'eau...

BURGTHALER.

Hein!... Ai-je menti?

HANSEN.

J'ai même pu l'examiner pendant un moment où la lune a reparu... Nous étions cachés... il ne pouvait pas se douter...

LE BOURGMESTRE.

Eh bien, quel était cet homme-là?... Il est ici.

HANSEN.

Je le sais bien... je l'ai reconnu...

LE BOURGMESTRE.

Qui est-ce ?

HANSEN, désignant Prosper.

Celui-là.

PROSPER.

Moi... c'est absurde !... Ce gamin ne sait ce qu'il dit...

Wilhem qui a paru un instant, près de défaillir, reprend son assurance.

HANSEN.

Oui, c'est vous... Vous n'avez pas de moustaches et l'autre monsieur en a de grosses... L'homme que j'ai vu n'avait pas de moustaches, j'en réponds

LE BOURGMESTRE.

Prends garde, petit, réfléchis... il y va de la vie de celui que tu désignes.

HANSEN, désignant Prosper de nouveau.

C'est lui... Même qu'il est redescendu par la fenêtre encore plus tard dans la nuit... Seulement, je ne l'ai vu que de dos cette fois... par la fenêtre du grenier où je couche... Il a comme qui dirait, tâtonné un instant... Il semblait porter un paquet. (Wilhem à un mouvement de terreur.) Et puis, je ne sais pas où il a été... Je ne pouvais plus voir... Puis il est revenu, il a regagné la chambre et il a refermé la fenêtre...

LE BOURGMESTRE.

Alors il est sorti deux fois... Tu en es certain ?... Quelle heure était-il, cette seconde fois ?

HANS.

Bien sûr... il a sonné justement la demie de trois heures, à ce moment-là...

PROSPER, dans un élan.

Non... Non... je le jure... la seconde fois ce n'était pas moi!...

HANSEN.

Ah!

LE BOURGMESTRE.

Vous avouez donc que vous êtes sorti une fois?...

PROSPER.

Je n'avoue rien... Ce n'est pas vrai!

HANSEN.

Ah! Monsieur l'officier, je vous réponds que si...

MINA, au Bourgmestre.

Eh bien, nous avions raison, tout de même!

LE BOURGMESTRE.

Oui, c'est étrange... Je ne pouvais croire, pourtant, que ce jeune homme... Burgthaler, emmenez cet enfant... Va, mon petit, va...

SCÈNE V

LES MÊMES, moins BURGTHALER et HANSEN.

LE BOURGMESTRE

Ainsi, cet aveu vous a échappé?... Vous n'avez pas pu ne pas convenir que vous avez quitté la chambre et que vous avez été rôder sur la berge du fleuve...

PROSPER.

Monsieur le Bourgmestre... je dirai toute la vé-

rité... J'étais en proie à une atroce insomnie... j'étouffais, dans cette chambre... j'avais la tête en feu... Oui, j'ai ouvert la fenêtre... j'ai fait quelques pas seulement, cherchant à me rafraîchir dans l'air de la nuit... Je souffrais vraiment... Je suis mal portant, depuis quelques jours... Je crois que j'ai gagné quelque fièvre d'hôpital... L'air m'a fait grand bien, a détendu mes nerfs surexcités... quelques minutes plus tard, je suis rentré... L'apaisement s'était fait en moi... et je me suis jeté sur ce tapis, m'appuyant sur mon porte-manteau... Et alors, je me suis endormi... endormi profondément

LE BOURGMESTRE.

Non... puisque vous êtes de nouveau sorti.

PROSPER.

Ah, cela, non!... Ce n'est pas... Je l'affirme de toutes mes forces!...

HANS.

Puisque le petit l'a vu... Oui bien sûr, le coup fait, il avait été cacher l'argent quelque part... sur la berge.

MINA, apportant la valise qu'elle a trouvée sur le lit.

L'argent de la valise... Elle était assez lourde, hier, et elle devait contenir des objets bien précieux, puisque le pauvre Walheufer n'avait même pas voulu me la confier un instant...

PROSPER.

Qu'en savez-vous, si c'étaient des objets precieux?

WILHEM, hypocritement

Ah, mon pauvre camarade, il faut dire toute la vérité. En effet, Monsieur Walheufer nous a confié qu'il portait cent mille francs avec lui, et qu'il était

content que nous couchions à côté de lui, car, ainsi il n'avait plus peur...

MINA.

Le pauvre homme!... Sa confiance l'a bien servi!

HANS.

Cent mille francs!

MINA, *ouvrant la valise.*

Naturellement, la valise est vide.

PROSPER.

Je n'y ai pas touché... Je jure que ce n'est pas moi qui ai dépouillé ce malheureux... J'ai le sentiment de l'honneur!

WILHEM, *perfidement.*

Monsieur le Bourgmestre, il y a là une affreuse énigme... Je dois dire pourtant, que, quoiqu'il soit peu fortuné, dans la garnison de Coblentz, l'aide-major Prosper Magnan passait pour fort délicat...

LE BOURGMESTRE.

Ah! voici, en effet, un détail qu'il faut relever. (*A Prosper.*) De quelles ressources disposez-vous?

WILHEM.

Epargnez-lui ces questions, au moins!... Même avec une partie de sa solde engagée et quelques dettes... il a toujours eu une réputation de discrétion...

LE BOURGMESTRE.

Des dettes... Sa solde engagée... Diable!

HANS.

Vous voyez bien que tout le confond.

WILHEM.

Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire... au contraire... je me portais garant...

PROSPER.

Des dettes... oui ! Mais pourquoi, pour quel motif?... Je le disais à ce malheureux Walheufer... Pour venir en aide à ma pauvre vieille mère... Ah, grands dieux ! si elle savait que je suis accusé d'un crime!... Mais non, ce n'est pas possible, vous ne le croyez pas...

LE BOURGMESTRE.

J'ai fait ce que j'ai pu pour éclaircir cette douloureuse affaire... J'étais sans parti pris. (A Wilhem.) Et même, monsieur, excusez-moi si vous aussi, je vous ai interrogé d'un peu près...

WILHEM.

C'était votre devoir.

LE BOURGMESTRE, à Prosper.

En vérité, malgré tout le monde... je vous défendais encore... j'essayais par je ne sais quelle pitié, de lutter contre l'évidence...

MINA.

Vous étiez bien bon...

WILHEN.

Monsieur le Bourgmestre, oserai-je vous demander de poser une question ?... Mais la lumière peut en sortir, peut-être... quelque chose me tourmente depuis un moment. Prosper était particulièrement nerveux hier soir... L'affreuse réalité ne s'expliquerait-elle pas par quelque accès de somnambu-

lisme, où la volonté est ignorante des actes commis...

LE BOURGMESTRE

J'ai entendu parler d'accès de ce genre... (A Prosper.) Vous rappelez-vous en avoir éprouvé ?

PROSPER.

Non, jamais.

WILHEM, toujours perfidement.

Ce que j'ai entendu, cette nuit, se précise en ma mémoire... cela me revient... Quand je fus à demi-réveillé par son agitation, il parlait... il avait des mots incohérents. Il disait « le tuer... s'enfuir... l'argent... avec cent mille francs... facile... » Il allait et venait... Je crois que, un moment, j'eus la pensée de lui demander ce qu'il avait... de le forcer à se recoucher... mais je voyais cela comme dans une espèce de rêve... j'étais accablé de fatigue. Je cédais de nouveau au sommeil.

PROSPER, anéanti.

Quoi ! ce serait moi qui aurais tué... sans savoir ce que je faisais... (Un temps, puis se redressant.) Non, je sais, moi, pour des raisons... que je ne peux pas dire... que je n'ai pas commis ce crime...

LE BOURGMESTRE.

Des raisons que vous ne pouvez dire ?... Que signifie ?

PROSPER.

Rien... Non... un instant j'ai douté de ma raison... j'en douterais encore, peut-être, tant ce qui m'arrive est horrible... et si je n'avais des preuves de ma volonté, justement...

LE BOURGMESTRE.

Des preuves ?... Lesquelles ?

PROSPER.

Des preuves, hélas! qui ne sont que pour moi... Si j'ai ouvert ma trousse et en ai tiré ce couteau, *un autre* s'en est servi... Si j'ai soupesé la valise, *un autre* l'a ouverte... Si je suis sorti sans but, dans une espèce d'égarement... *un autre*, pour aller cacher l'argent, est sorti après moi... Un autre, un autre... je le jure!... Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi qui ai tué ! Une pensée n'est pas un acte !

LE BOURGMESTRE.

Mais ce sont là presque des aveux...

VILHEM, froidement à Prosper.

J'essayais de te sauver...

PROSPER, affolé.

Une idée folle que l'on a ne rend pas coupable!... Et, cependant n'ai-je donc pas la conscience assez pure pour trouver un cri de protestation, si vrai, si fort qu'il puisse vous convaincre!... Est-ce que la seule vision du mal rend impuissant à se défendre contre l'accusation du mal ?... Ah, mon Dieu, c'est inouï !... Juste ce qu'un jeu pervers d'imagination avait combiné !... Juste ce que le rêve avait conçu ! Et ce sang, ce sang que j'avais versé dans une affreuse débauche de pensée... (Se tordant les mains de désespoir.) Voici que je l'ai sur les mains!..

MINA.

Vous voyez, il est à bout de forces... Il ne peut plus dissimuler.

Depuis un moment on entend un bruit de foule. Des cris « A mort l'assassin ! » arrivent jusque dans la chambre.

SCÈNE VI

LES MÊMES, BURGTHALER.

BURGTHALER.

Monsieur le Bourgmestre, c'est la brigade volante de la grande Prévôté qui arrive.

LE BOURGMESTRE.

Qui la commande ?

BURGTHALER.

Le major von Bernhof.

LE BOURGMESTRE

Dieu soit loué ! Il débrouillera cette affaire mieux que moi... Je n'en pouvais plus...

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE MAJOR VON BERNHOF, UN SERGENT.

LE MAJOR.

Monsieur le Bourgmestre, j'ai bien l'honneur de vous saluer... Eh bien, on vient de m'apprendre... un crime...

LE BOURGMESTRE.

Hélas, commandant !

LE MAJOR.

Et vous avez procédé à la première enquête ?

LE BOURGMESTRE.

Il s'agit d'un officier inculpé.., cela vous regarde...

LE MAJOR, avec colère.

Un officier !... Et vous en êtes certain ?

LE BOURGMESTRE

Je ne suis qu'un simple bourgmestre... peu habitué à de si graves affaires... j'ai cherché impartialement... Enfin, je crois bien... je pense... Mais vous établirez mieux que moi la vérité..

LE MAJOR.

On m'a dit les faits, en substance... Un nommé Walheufer, commerçant, a passé la nuit ici, en compagnie de deux militaires...

LE BOURGMESTRE

Et, au matin, il a été trouvé assassiné.

LE MAJOR.

Et le crime qui a eu le vol pour motif a été dénoncé par l'un des deux officiers...

LE BOURGMESTRE, désignant Wilhem.

Monsieur...

LE MAJOR.

Votre nom ?

WILHEM.

Lieutenant Wilhem, du régiment d'Isembourg, anciennement employé au corps bavarois du Rhin.

LE MAJOR.

Un compatriote ?... Vous allez rejoindre à Haguenau ?

WILHEM.

Oui, mon commandant, et je ne m'attendais guère à être mêlé à une aussi triste aventure.

LE MAJOR, lisant les papiers que lui tend le bourgmestre.

D'après les notes de monsieur le Bourgmestre, je vois qu'il vous a été facile de vous disculper de tout soupçon... au reste, c'est vous qui avez averti l'aubergiste... Je suis bien aise de savoir que vous avez tout de suite été hors d'affaire. Il m'eût été pénible... Nous autres allemands, nous avons beau servir loyalement l'Empereur, les autorités françaises sont promptes à nous accuser de tous les méfaits qui se commettent. (Lisant.) Mais, monsieur le Bourgmestre, votre interrogatoire a été très bien fait...

LE BOURGMESTRE.

Ah... vous croyez ?...

LE MAJOR.

Où est le corps ?

LE BOURGMESTRE

Là.

LE MAJOR, allant vers le lit.

Fichtre !... un beau coup de couteau. (A Prosper.) Vous avouez ?

PROSPER, accablé depuis un moment et comme réveillé par cette question.

Moi !... Est-ce qu'on a dit cela ?... Non, non... je ne suis pas coupable... ce n'est pas vrai !

LE MAJOR

Où avez-vous caché l'argent ?

PROSPER.

Mais je vous dis que ce n'est pas moi... que ce n'est pas moi...

LE MAJOR.

La valise est vide... on vous a vu sortir pour aller en enfouir le contenu, je ne sais où... vous avez reconnu que vous étiez sorti en effet... Tout est donc bien clair...

PROSPER.

Je vous répète que ce n'est pas moi... ce n'est pas moi qui suis sorti la seconde fois...

LE MAJOR.

Votre dénégation est absurde... Nous avons le témoignage du petit vacher Hansen, qui vous a aperçu à deux reprises...

PROSPER.

Ce n'est pas moi !... Je ne sais plus que dire.. je jure que ce n'est pas moi...

LE MAJOR, au Bourgmestre.

Son attitude d'abattement prouve assez sa culpabilité... Ah, messieurs les Français, que n'êtes-vous là, vous qui avez l'accusation si prompte contre vos alliés, pour voir un des vôtres, convaincu d'assassinat et de vol...

PROSPER.

Oh !...

LE MAJOR, à Prosper.

Vous connaissez l'ordre du jour de monsieur le maréchal Davoust — votre compatriote — « Tout homme pris en flagrant délit de vol sera passé par les armes, immédiatement. » Il se trouve que c'est

moi qui, étant de service, ai mission de faire exécuter cet ordre, je ne faillirai pas à mon devoir.

WILHEM.

Mon commandant, peut-être l'état mental de ce malheureux...

LE MAJOR.

Ce tonnerre de carabin-là ne mérite pas votre intervention généreuse ! C'est un bandit et un lâche.

PROSPER.

Oh !

LE MAJOR, au sergent.

Fais tout préparer pour l'exécution !

Le sergent fait un signe d'acquiescement et sort.

PROSPER.

Je n'ai pas peur de mourir... Mais je ne veux pas qu'on me croie coupable... Commandant !... ma mère en mourra! Si je n'ai pas tué cet homme, ma mort tuera sûrement ma mère... (Se débattant), je ne veux pas.. je ne veux pas!...

LE BOURGMESTRE.

C'est atroce !

LE MAJOR.

Il faut un exemple... Il le faut pour nos troupes auxiliaires. Il importe qu'elles voient que la justice est égale pour tous même pour un officier français... (Il écrit.) Prosper Magnan, aide-major chirurgien. (A Hans.) Regardez aux boutons...

HANS.

Quarante six.

LE MAJOR.

Au quarante-sixième d'infanterie...

LE BOURGMESTRE.

Ne pourrait-on différer l'exécution ?

LE MAJOR.

A quoi bon ? C'est l'ordre... Et puis, il n'y a pas, malheureusement, le moindre doute à avoir.

PROSPER, *dans un élan désespéré.*

Je suis innocent... Je n'ai rien fait, et je meurs déshonoré ! Mais enfin, je n'étais pas seul dans la chambre... Pourquoi est-ce moi qu'on accuse ?...

WILHEM, *avec un air de bravade.*

Mon commandant, vous entendez !

LE MAJOR.

Divagations !... Puisque vous avez été tout de suite hors de cause...

Le sergent revient avec un piquet de quatre hommes. Un silence angoissant.

MINA.

C'est affreux, tout de même... un jeune homme, presque un enfant encore...

PROSPER, *à Mina.*

Madame, n'aurez-vous pas pitié, vous ? Qu'on fasse savoir à ma mère, à Doullens, que ce n'est pas vrai... que je meurs en pensant à elle...

Wilhem se cache dans le fond de la pièce pour ne pas rencontrer le regard de Prosper sur l'épaule duquel le sergent a mis la main. Prosper défaillant le suit.

LE MAJOR

Vous ne venez pas, monsieur le Bourgmestre ?

LE BOURGMESTRE, *très ému.*

Si mon devoir ne m'y oblige pas...

LE MAJOR.

Certes, c'est une vilaine chose... mais c'est vite terminé !... Eh bien, lieutenant Wilhem... vous pourrez faire l'étape avec nous...

WILHEM, *bouleversé.*

Oui... mon commandant... je vous rejoins...

Il paraît agité et plein d'angoisse.

MINA.

Je ne sais pas... ce dernier cri qu'il a jeté... je suis toute bouleversée... Le malheureux !

Un silence. Le Bourgmestre au bout d'un moment entrouvre la fenêtre et a un geste de recul. Wilhem a suivi son geste, qui indique que l'instant de l'exécution est imminent.

WILHEM, *comme égaré.*

Je ne veux pas entendre... je ne veux pas entendre !...

Il sort.

SCÈNE VIII

MINA, LE BOURGMESTRE, HANSEN.

HANSEN, *entrant.*

Monsieur le Bourgmestre, je vais vous prouver que vous pouvez bien me croire... A l'endroit où j'ai vu l'officier la seconde fois, vous savez... voici ce que je viens de trouver...

LE BOURGMESTRE

Quoi ?

HANSEN.

Un bouton d'uniforme... Vous voyez que ce que je disais était vrai.

LE BOURGMESTRE, distrait.

Donne...

On entend à ce moment le bruit sec des fusils qu'on arme.

MINA, se bouchant les oreilles

Ah, mon Dieu !...

LE BOURGMESTRE, tremblant.

Ah !...

Fusillade.

MINA.

Dieu ait pitié de lui !

HANSEN, de la fenêtre.

Il est tombé foudroyé...

LE BOURGMESTRE, dans son émotion, regardant machinalement le bouton.

Ah, mon Dieu !... Les armes du Prince d'Isembourg... *L'I* entrelacé... Ce n'était pas le chirurgien... (Courant à la fenêtre comme pour arrêter l'exécution). C'était l'autre... C'était l'autre !...

Rideau.

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

A LA MÊME LIBRAIRIE

L'Amour veille, com. en 4 a., G. A. de Caillavet et Robert de Flers . . . . . . 5 »
L'Ane de Buridan, comédie, 3 a., Robert de Flers et G. A. de Caillavet . . . . 5 »
L'Article 214, com. 3 a. Sylvane et Ordonneau . . . . 3 »
Le Baptême, com. 3 a., Alfred Savoir et Nozière . . . . 3 »
Bébé, com. 3 a., E. de Najac et A. Hennequin . . . . . 3 »
Le Bois Sacré, com. 3 actes G. A. de Caillavet et Robert de Flers . . . . . . 5 »
Le Bonheur conjugal, com. a., Albin Valabrègue . . 3 »
Les Bouffons, pièce 4 a. en vers de Miguel Zamacoïs 3 »
Le Bourgeon, comédie 3 a., G. Feydeau . . . . 5 »
Chou Blanc, p. 3 a., Grenet Dancourt et Dieudonné . 3 »
Comme ils sont tous, com. 4 a., Ad. Aderer et A. Ephraïm. 3 »
Cousin-Cousine, opérette 3 a., M. Ordonneau et H. Kéroul. 3 »
La Culotte, vaud. 3 a., Sylvane et Artus. 3
Dégénérés, com. 3 a., Provins. 3 »
La Demoiselle du Téléphone, c.-o., 3 a., Mars et Desvallières. 3 »
La Duchesse de Ferrare, opérette 3 a., M. Boucheron. . 3 »
Le Docteur Jojo, c. 3 a., Alb. Carré. . . . . 3 »
Durand et Durand, com. 3 a., Ordonneau et Valabrègue . 3 »
La Femme à Papa, vaud. 3 a., A. Hennequin et A. Millaud. 3 »
Le Fiacre 117, com. 3 a., E. de Najac et A. Millaud . 3 »
La Frousse, com. 3 ac., de Alex. Bisson. . . . . . . 3 »
L'Homme de Paille, com. 3 a., Albin Valabrègue. . . . . 3 »
Le Joug, com. 3 a. d'Albert Guinon et J. Marni . . . 3 »
Joséphine vendue par ses sœurs, op.-bouffe, 3 actes, P. Ferrier et F. Carré. . . 3 »
Madame Suzette, opérette 3 a., Sylvane et Ordonneau. . . 3 »
Mademoiselle ma femme, op. 3 a., Ordonneau et Pradels. 3 »
Mam'zelle Nitouche, c.-v. 3 a., H. Meilhac et A. Millaud . 3 »
La Marraine de Charley, com. bouffe, 3 a., M. Ordonneau et Brandon Thomas. . . 3 »
Les Ménages parisiens, com. 3 a., A. Valabrègue . . . . 3 »
Miquette et sa mère, com. 3 a., Robert de Flers et G. A. de Caillavet . . . .
Miss Helyett, opérette 3 a., M. Boucheron . . . .
Niniche, vaud. 3 a., A. Hennequin et A. Millaud . . . .
Nini Fauvette, opérette 3 a., Ch. Clairville et A. Sylvane.
Niobé, pièce 3 a., Ordonneau.
Nounou, com. 4 a., E. de Najac et A. Hennequin. . . .
L'Oncle Célestin, opérette 3 a., M. Ordonneau et H. Kéroul
Papa, com. 3 ac., Robert de Flers et G. A. de Caillavet.
Les Petites Femmes, vaud.-opérette, 4 a., A Sylvane. . .
Le Phoque, com. 3 a., A. Delacour et A. Hennequin. . .
La Poupée, o.-c. 4 a., Ordonneau . . . .
Le Premier mari de France, com. 3 a., A. Valabrègue. .
Le Prétexte, com. 2 ac., de Daniel Riche. . . . . . .
Primerose, pièce 3 ac., G. A. de Caillavet et Robert de Flers . . . .
Un Prix Montyon, c.-v. 3 a., Valabrègue et Hennequin .
La Rampe, pièce 4 a., Henri de Rothschild . . . . . .
Roméo et Juliette, de Shakespeare, trad. Gramont.
Sa Fille, com. 4 ac., F. Duquesnel et André Barde .
Le Secret de Polichinelle, com. en 3 ac., de Pierre Wolff . . . .
La Sécurité des familles, com. 3 a., A. Valabrègue. . . .
Un Soir, pièce en 3 ac. de Gab. Trarieux . . . . . .
Son père, com. 4 a., Albert Guinon et Al. Bouchinet .
Sous l'Épaulette, dr. en 5 ac. de Arthur Bernède . . . .
Le Sursis, vaud. 3 a., A. Sylvane et J. Gascogne. . . .
Les Tabliers blancs, comédi 3 a., L. Bénière . . . . .
Tailleur pour Dames, com. 3 a., G. Feydeau. . . . .
Le Train de plaisir, com. 4 a. A. Hennequin, A. Mortie et de S. Albin. . . . . . .
Les Vacances du mariage com. 3 a., A. Valabrègue e M. Hennequin. . . . . . .
Les 28 jours de Clairette, op. v. 4 a., Raymond et Mar
Le Voyage de Corbillon, v.-o 3 a., A. Mars . . . .

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — Euvrard-Pichat.

